

LEZARDS POETIQUES :

Chapitre 19 : N'Y A-T-IL QUE LE CUL DANS LA VIE ?

Au hasard de ces divers « lézards » furent abordées l'inspiration, l'expiration, l'expiation, la constipation, la composition, la « titration » du manuscrit et la correction des épreuves. Que reste-t-il ? Le cul.

Qu'on me pardonne ce vocabulaire... très bas de gamme, mais mon maître, le suavissime Jacmo, ne me « déchargea »-t-il pas de tout péché en l'employant lui-même dans le n° 108, à propos des « pages de cul » des revues ?

En fait, la sémasiologie du livre (comme on dirait chez les linguisto-poètes) prête à confusion. Le « dos » n'y est pas ce que l'on croit, seulement l'envers de la « tranche ». Et l'arrière, le cul donc, a une appellation barbare: « quatrième de couverture ».

C'est important, le cul, enfin l'arrière. On ne s'occupe jamais assez de ses arrières. Pour la bonne raison qu'on ne les voit pas – sauf par un torticolis peu recommandable ou un jeu de miroirs assez compliqué. Et pourtant, c'est la moitié de nous qu'on offre ainsi. Pensez aux regards insistants des mâles dès que les parties fessues des dames ont tourné les talons (et il paraît qu'icelles lorgneraient aussi les masculins popotins, en disant : « ouah ! t'as vu les yeux qu'il a ! »).

Le « cul » d'un livre n'est donc pas à négliger.

C'est pourtant là qu'on constate le plus de.. relâchement, de laisser-aller, de malformations, de bêtises et de vanités en tout genre.

Songez que la plupart des gens, je l'ai déjà dit, ne connaîtra de vous que vos titres et, éventuellement, votre arrière. Vous avez tous été dans une librairie, une foire du livre – peut-être même avez-vous connu l'autre côté de la barrière, avec toute votre petite vie cartonnée devant vous. Le « client » s'approche, hume le stand, la tête du tenancier, tripote un ou deux de vos précieux rejets, parfois le retourne, voire le feuillette. La plupart du temps, il va voir plus loin, sometimes s'enquiert de savoir comment vous avez fait pour être édité, si vous avez beaucoup payé, beaucoup couché... Il arrive, je dis bien : « il arrive » qu'un exemplaire soit acquis contre menue monnaie, un peu comme au poker, « pour voir ».

Peut-être est-ce votre arrière qui a emporté la décision ?

Qu'est-ce donc qu'un bon arrière de livre ?

Je n'en sais rien. Toutes les formes sont dans la nature et, heureusement, tous les goûts aussi. Il y en a qui les aime longs, larges, rebondis, ronds, colorés, pâles, etc.

Vous voulez mon avis ?

Pour tout vous dire, ma préférence absolue va aux culs vierges. Hum !Ca pourrait prêter à équivoque. Aux culs qui ne se remarquent pas, je veux dire, aux quatrièmes de couverture à la beauté pure, sans tatouage ni inscription d'aucune sorte. La littérature dans toute son innocence. Certains l'ont tenté : la collection blanche chez Gallimard, les livres des éditions Rougerie, de Tarabuste, de Cheyne, de Fata Morgana... Il y en a d'autres, qu'ils me pardonnent de les oublier sur l'instant ou de ne pas les connaître. De toute façon, leur pureté n'est jamais absolue. Car, sur la quatrième, il y a souvent un logo, et, à l'intérieur du livre ou sur un rabat, on trouve toujours un « Du même auteur », quand ce ne sont pas quelques navrantes données biographiques.

Un livre, un vrai livre, ne devrait même pas avoir d'immonde nom d'auteur. Que le titre et le texte. Et même, il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire dire qu'un livre, un vrai livre, ne devrait avoir... que des pages blanches. J'ai dans ma bibliothèque, parmi tous les autres ouvrages, deux livres en bois plein qui comptent parmi tout ce que j'ai lu de plus beau dans ma vie...

Evidemment, les lois du commerce...

Passons donc au relatif.

Un beau cul, une belle quatrième de couverture sera la plus simple possible. (Ca laisse le champ large).

Tout d'abord, la photo. Faut-il coller votre binette ?

Non ! Même si vous êtes plus beau que Rimbaud quand il était beau, ou que Louise Labé quand elle était La Belle, je dis tout de suite : non ! Laissez ça à la « grande » édition, au roman et à ses sbires qui ne rêvent que d'aller montrer leur gueule à la télé. La Poésie, je l'ai déjà signalé dans une précédente chronique, doit toujours passer avant vous. Et puis, de toute façon, ça coûte trop cher et les éditeurs de poésie n'étant pas riches, ça résout le problème.

Mais qu'inscrire pour emporter l'attention et l'adhésion du lecteur ?

Dans les « grandes » maisons où l'on ne fait rien soi-même, il y a des services pour ça. En poésie, l'éditeur est souvent tout seul, la plupart du temps débordé, il a au minimum trois à quatre ans de retard sur son programme, il peut pas.

A partir de là, comment agir ?

1/. Faire ça vous-même.

« Avec ce huitième ouvrage, Sébastien Poildellu a signé un des plus beaux livres de poésie de ces dernières années. » Vous rigolez ? J'en connais pas mal à qui l'auto-louange (sous un faux nom – et même parfois le leur) ne fait pas peur. En littérature, les gens contents d'eux sont bien plus nombreux que l'inverse. J'en ai même connu qui préparaient le prière d'insérer, la présentation aux journaux et la note « critique » !

2/. Demander ça à une vedette.

Vous avez été autrefois l'amant d'Arielle Dombasle, le partenaire au basket de Lionel Jospin, la confidente de Jean-Pierre Foucault. C'est bien le diable s'ils ne se fendent pas de quelques lignes en souvenir. Ca peut faire vendre. Mais risque, comme dans la première solution, de discréditer le contenu. Et puis, avec la poésie, ça m'étonnerait que vous ayez vu beaucoup de portes s'ouvrir dans le show-biz, politique ou autre.

3/. Demander ça à une semi-pointure.

Le genre pas connu médiatiquement, mais notorieux (à tort ou à raison) dans son milieu : par exemple, un « grand » poète encore vivant. (Ca existe ?) Moi, je vous dis tout de suite : j'aime pas. C'est vrai, on écrit de la merde, mais c'est **notre** merde, il n'y a pas à s'humilier, jouer les humbles disciples, se prosterner devant des maîtres, dire : « voyez, je fais une crotte de la même famille que celle de monsieur Paul, madame Noëlle, etc. » (La même chose est à éviter pour les préfaces ou postfaces).

Alors, que faire ?

A mon avis, deux solutions.

Pour parodier le « joker » d'un célèbre jeu télévisé présenté sur la première chaîne par le sieur Foucault que je sus-évoquais tout à l'heure :

4/. Le coup de fil à un ami.

« Joël, ça t'ennuierait de me faire une petite présentation de quatrième de couverture pour mon prochain bouquin ? Pas long, dix, douze lignes à peine, tu pouds ça en cinq secondes, toi, t'as même pas besoin de lire le manuscrit ! » Comment résister à un tel appel ?

Bon, la plupart du temps, ça donne lieu à des résultats sympas. Mais quelques écueils peuvent surgir. Le copain est débordé, traîne, du coup votre éditeur vous accuse de le faire rentrer dans sa cinquième année de retard : embêtant. Il peut arriver aussi que votre ami n'aime pas votre dernier manuscrit : délicat. La quatrième de couverture admet mal la réserve et la retenue. Inversement, l'ami tombe dans l'hyperbole et vous lamente de louanges (on retombe dans les défauts du n°1 : faire ça soi-même). Pire encore : il use d'un jargon qui lui vaudrait à lui le Prix Vadius et Trissotin, mais risque d'inciter le lecteur à la défiance. (Dans la quatrième de couverture d'un ouvrage de Philippe Beck : Dernière mode familiale – Flammarion : collection Poésie, je lis ces phrases d'un dénommé Jean-Luc Nancy : « *Il suffit qu'il y ait là pensée, poème de pensée et de*

pesée sur la pensée d'une difficulté[...] pour écarter sans hésiter ce reproche de surréalisme qu'on a pu faire à Beck. [...] « Surréalisme » implique (au moins souvent) une magie verbale produisant un insensé suressentiel et sursensé [...] » etc. Quand j'ai lu ça, j'ai eu un choc : personne n'écrirait jamais sur mes derrières « insensé suressentiel et sursensé » : j'avais perdu ma vie !

Dernière solution :

5/L'extrait interne.

Vous choisissez un poème ou un texte ou une page de votre ouvrage et vous le mettez en quatrième de couverture. Ça ne trompe pas sur la marchandise, « ça donne une idée ». Le danger est que ça peut donner une idée partielle, parcellaire, voire inexacte ou rebutante, et vous prenez le risque que du coup le lecteur ne flaire pas l'intérieur.

Bref, aucune bonne solution ?

Si, toutes peuvent avoir leur charme, c'est comme tout, ça dépend comment c'est fait. A priori, les deux dernières sont quand même, à mon avis, les plus recommandables. (Aparté : « Ca te rassure, Jean-Louis ? »). Ne pas oublier non plus que l'éditeur a ses habitudes, ses collections, ses présentations. Conformez-vous aux usages.

Cela dit, nous n'en avons pas fini avec notre cucul quatrième de couverture. Car, il n'y a pas que le texte de présentation, amical ou personnel, qui s'y trouve. Il y a aussi une courte « bio-biblio » de l'auteur. Et quand je dis « courte », c'est qu'elle doit l'être. C'est vrai, les poètes, on n'est pas grand-chose, on est toujours tenté d'en rajouter, dire qu'on a eu le Prix Vermeil du Foyer Rural de Brosse-la-Foune, qu'on a eu des textes dans les revues Poète-poète, Le Membre bleu, Les Oreilles d'Artémis, etc. Evitez. Regardez les bandes publicitaires des livres des « médiatiques » : qu'est-ce qu'elles portent en grosses lettres : **SOLLERS**, **B.H.L.**, etc. C'est vrai, c'est un autre monde, mais c'est pas une raison pour proposer trois pages de bio-biblio à votre éditeur. Condensez.

D'autant plus que ce texte, comme celui de présentation, risquera d'être prêt juste au dernier moment, et n'entrera pas en correction. De quoi aurez-vous l'air si vous vous retrouvez avec un « cul » plein de coquilles ?

Bon, soyons optimistes pour une fois. Votre livre est terminé, vous êtes content de votre éditeur, de vos textes, de votre titre, de votre quatrième... La gloire vous attend... Mince, vous n'êtes pas tout seul ! Il y a du monde au portillon. C'est là qu'il faut mettre en route un autre talent, celui de savoir jouer des coudes, cirer les bonnes pompes, cultiver les relations qui comptent. Et oui, les « arrivistes », ça existe, même en poésie. On étudiera ça dans une prochaine chronique.

Car votre immortel petit livre avec son si joli petit « cul », il ne se vend pas. Personne n'en parle. Vous êtes obligés de le fourguer à la famille...

C'est con, la vie. Mais comme disait l'autre, « si on n'essaye pas, on ne peut pas savoir ce que c'est » !

P.S.

Je ne reviens que rapidement sur l'immonde n° de mars du Magazine Littéraire à propos de « La Nouvelle Poésie Française ». (J'en parle plus longuement dans le dernier n° de « Parterre Verbal »). Cela dit, il ne faut pas laisser passer l'insulte sans réagir. Nous n'avons aucune leçon à recevoir, ni d'écriture ni de modernité, de la part de ces « lincuistres » et de ces laborantins pré-pubères qui croient qu'écrire « poézi » fait « avancer la langue » ! Et non seulement leur poésie virtuelle est ringarde et pompière, mais surtout leurs méthodes sont inadmissibles : le terrorisme intellectuel, les pratiques de secte et de pouvoir mafieux : il n'y a qu'eux, et, hors d'eux, aucun salut. Des pétitions circulent, des mouvements s'organisent. Espérons qu'ils prendront de plus en plus d'ampleur. Laisser triompher la racaille la plus abjecte de la poésie française actuelle serait grave.